

# LA CANICULE

écrit par Tyliann TONDEUR-GROZDANOVITCH



tyliann.tondeur@hotmail.fr  
68 rue Botzaris, 75019 PARIS  
06.18.30.27.53

# SYNOPSIS

Dans une campagne reculée en pleine canicule, Ferdinand, son père et son frère aîné, partagent une existence silencieuse, coupés du monde. Regarder la télévision et travailler la terre avec acharnement restent leurs seules activités. Derrière l'apparente dureté de leurs relations Ferdinand cache néanmoins une certaine sensibilité.

Note de lecture :

La forme particulière choisie pour la présentation de ce projet nécessite une explication pour en appréhender la lecture : des espaces séparent plus ou moins les phrases afin d'y ressentir le rythme et le silence qui réside dans les séquences.

## **SEQ01. - CHAMBRE – INT/NUIT**

C'est une chambre d'adolescent, elle est bordélique, les placards sont entre-ouverts. Quelques habits en boule empêchent la fermeture des tiroirs.

Deux lits sont diamétralement opposés dans la pièce : celui de Ferdinand et de Fabien, ils partagent la même chambre.

Fabien dort paisiblement dans son lit, son souffle est doux. Sa couette est légère et remonte jusqu'à son ventre.

Ferdinand semble faire un cauchemar, il bouge sur lui-même, il s'agite. Son souffle devient fort puis s'arrête. Il s'apaise.

On entend un léger ronflement.

Un ventilateur effectue des va-et-vient hypnotiques soutenus par la cadence mécanique.

Les deux frères dorment comme des chiens sauvages.

## **SEQ02. - CUISINE – INT/JOUR**

C'est une fenêtre qui donne vers l'extérieur, le soleil est si fort que l'image en est surexposée. Les cigales strident intensément. Une radio diffuse quelques banalités. Il fait chaud, nous sommes en pleine canicule.

Dehors, des pas se font entendre, ils se rapprochent. Une ombre apparaît derrière cette image blanche et traverse le jardin.

Elle tire avec elle un tuyau d'arrosage qui traîne contre la pelouse sèche.

### **SEQ03. - JARDIN – EXT/JOUR**

Dans le jardin illuminé par le soleil, Ferdinand se rince les cheveux et son corps frêle à l'aide d'un tuyau d'arrosage. Fabien attend son tour.

Ferdinand termine se de rincer le corps, il tend le tuyau à son frère. Fabien le récupère et s'asperge le visage.

### **SEQ04. - TERASSE – EXT/JOUR**

Ferdinand est assis sur un tabouret, la tête baissée. Les mains accrochées au tabouret.

Fabien, l'aîné, est assis sur une chaise, ses cheveux viennent d'être rasés, habillé d'un marcel blanc assez sale, il observe le jardin illuminé.

Une grosse main de travailleur, poilu et ferme saisit une tondeuse à cheveux, tape dessus, enlève quelques cheveux qui restaient accrochés entre les lames.

Ferdinand est assis sur le tabouret, du coin de l'œil, il observe son reflet dans la vitre de la fenêtre qui déforme son visage à l'instar d'une peinture de Picasso.

La main du père tient fermement la tête de son enfant. Le père démarre la tondeuse et commence à raser la tête de son fils.

La main de Ferdinand se cramponne au tabouret, ses doigts agrippent le bois.

Sur le visage de Ferdinand ne se lit aucune résistance...  
Ses yeux sont simplement noirs et semblent perdus dans le vide.

## **SEQ05. - ALLÉE – EXT/NUIT**

Ferdinand et Fabien fument dans l'allée de la maison, seul le lampadaire extérieur les éclaire, la lumière presque bleutée, cachés dans une demi-obscurité. Leurs crânes sont rasés. Ils ne se regardent pas. Face à face, ils ont une posture voûtée, le regard tirant vers le sol.

Fabien sort une cigarette pour son petit frère et l'allume avec la braise de la sienne. Puis, ils fument ensemble, silencieusement, sans rien se dire.

On entend le souffle de la fumée qu'ils expulsent en serrant les lèvres et la stridulation lointaine des grillions... .

Fabien finit par terminer sa clope et l'éteint dans un pot tandis que Ferdinand n'a pas encore terminé la sienne. Le grand frère se retire et laisse seul son petit frère.

Ferdinand tire avec intensité sur sa cigarette.

Dans le pot de terre où gisent un amas de mégots de cigarettes, la clope de Fabien n'est pas totalement éteinte. La fumée continue d'onduler dans l'air.

## **SEQ06. - COULOIR – INT/MATIN**

Ferdinand et Fabien sont en retard, le camion les attend pour partir au travail. Le père fume sa clope à côté de la portière et rentre à l'intérieur du véhicule.

Les deux frères s'habillent à toute vitesse dans le couloir, ils enfilent un pantalon et un gilet jaune.

Se chaussent rapidement de grosses chaussures de chantier et sortent de la maison pour rejoindre le véhicule.

Ferdinand regarde du coin de l'oeil,

des chaussures à talons empoussiérées sont posées dans le couloir.

## **SEQ07. - COFFRE CAMION – EXT/JOUR**

Ferdinand est assis sur la plateforme du camion, le crâne rasé. Il est en habit de travail, casque de chantier entre les mains. Le soleil est écrasant et aveugle Ferdinand.

Il met sa main en opposition, face au soleil, pour se cacher des rayons.

Le soleil projette une lueur rougeâtre à travers sa paume qui s'éclaircit de plus en plus.

## **SEQ08. - CHANTIER – EXT/JOUR**

Une tranchée se creuse, plusieurs travailleurs martèlent le sol de leur pioche.

La chaîne de travailleurs se poursuit vers la ligne de fuite, parallèle à celle des arbres.

Ferdinand et Fabien martèlent le sol à coups de pioche, le regard fixé vers le sol, le dos voûté. Ils sont concentrés sur leur travail et s'essoufflent comme des chiens.

Ferdinand s'arrête et observe le trou qu'il est en train de faire, celui-ci est profond.

Plusieurs vers de terre s'entremêlent, le son est visqueux,

le son de pioche qui martèle le sol devient de plus en plus fort.

## **SEQ09. - JARDIN – EXT/CREPUSCULE**

C'est un arbuste fendu en deux, presque mort, qu'une voiture vient éclairer.

Le moteur s'arrête, laissant l'arbre dans la pénombre.

Des portes s'ouvrent et se claquent après coup.

## **SEQ10. - SALON – INT/NUIT**

Les deux frères sont devant la télévision, chacun assis sur un fauteuil différent, toujours habillés de leurs marcel. Leur peau est brune, cramée par le soleil.

Ils regardent une émission de télé-réalité dans laquelle des gens se disputent.

### **Candidat 1 (OFF)**

*TU ME MANQUES DE RESPECT, J'TE LE DIS, TOI TU COUPES  
LES GENS QUAND TU PARLES.*

### **Candidat 2 (OFF)**

*MAIS AU FINAL C'EST PAS DE SA FAUTE, C'EST LE PUBLIC  
QUI L'A CHOISI.*

### **Candidat 1 (OFF)**

*JE TE PARLE PAS TOI.*

### **Candidat 2 (OFF)**

*C'EST LE PUBLIC QUI A CHOISI.*

### **Candidat 1 (OFF)**

*JE NE TE PARLE PAS TOI.*

### **Candidat 2 (OFF)**

*JE VAIS TE NIQUER TOI. LA VIE DE MA MÈRE JE VAIS TE  
NIQUER.*

Ferdinand et Fabien ont un visage impassible face à l'émission, leurs yeux sont vides, hypnotisés par la télévision, presque aliénés.

Les deux adolescents sont à la fois perdus et fascinés par ce qu'ils regardent.

Fabien sort une cigarette qu'il fume sans décrocher du regard l'émission.

## **SEQ11. - SALLE À MANGER – INT/NUIT**

Le père et ses enfants sont installés sur des chaises en bois, autour d'une table rectangulaire, sur le côté la quatrième chaise est vide.

Ils sont torsés nus, dans un silence religieux. Il n'y a que le plafonnier qui les éclaire dans cette nuit noire. Derrière eux, une fenêtre sur laquelle est accroché un tissu en dentelle.

Les deux enfants nettoient docilement le canon de leur fusil avec une tige que l'on insère à l'intérieur. Chacun est penché sur le sien. Ils effectuent machinalement le même mouvement : introduire et retirer la tige pour en retirer les imperfections.

Tout est silencieux sauf le son mécanique des fusils qu'ils préparent avec soin et la stridulation incessante des grillions.

**Le père** (*détaché*) :

Demain, vous allez utiliser une cartouche de calibre 12.

Il va falloir être vigilant.

Dedans t'as environ une centaine de plombs.

Le père soulève le fusil. L'inspecte du regard puis le repose sur la table pour finir de l'astiquer.

**Le père**

Avec ça, tu peux te faire arracher le visage.



*(Un temps)*

**Le père**

Tu mets le doigt sur la gâchette dès que t'as  
t'as cible. Et après, tu tires.

Les enfants et le père continuent de laver leur fusil en silence. Le père surveille la manipulation de ses deux fils.

**SEQ12. - SALON – INT/MATIN**

Dans le salon, se tient un fauteuil en face de la vieille télévision.  
En dessous du fauteuil, un vieux tapis usé. Quelques meubles en bois sont disposés dans la pièce sur lesquels des vieux objets divers parsèment les étagères.

Ferdinand est en face d'un piano, une partition est posée dessus. Des notations sont inscrites dans la marge. Une écriture douce et élégante.

La télévision est allumée mais personne ne la regarde, elle diffuse un jeu télévisé.

**Présentateur (OFF)**

*MARIE-THÉRÈSE VIENT DE REMPORTE LE PREMIER TOUR ! VOUS  
POUVEZ ACCÉDER AU PLATEAU NUMÉRO 2.*

*(applaudissements)*

Un oiseau dans sa cage, affolé, ne cesse de sautiller, de bondir de perchoir en perchoir, s'accroche aux montants de la cage, les barreaux vibrent, la vibration s'amplifie, devient un son qui domine celui de la télévision.

Ferdinand regarde les touches de l'instrument, une pellicule de poussière s'y est installée. Son doigt s'approche vers l'une d'entre elles, la caresse avec douceur.

Puis il reste en suspens sur l'une des notes...

...de peur de briser le silence qui sommeille dans la pièce.

Fabien est dans le couloir il enfle son tee-shirt et part rejoindre la voiture.

Ferdinand finit par se retirer de la pièce.

Claquant la porte en sortant. Une photo glisse d'une étagère et s'étale contre le sol.

*Au son ; La voiture démarre et s'en va.*

Sur la photo on y distingue de plus en plus une femme au regard doux et accueillant.

### **SEQ13. - SENTIER SAUVAGE – EXT/JOUR**

Ils sont au milieu d'un sentier, derrière la voiture est garée. Debout, le frère et le père arment leurs fusils comme des militaires, le regard concentré.

En manipulant leurs fusils, on entend l'omniprésence du son métallique.

Ferdinand, en retrait, regarde son père et son frère en train de recharger.

### **SEQ14. - CHAMP DE BLÉ – EXT/JOUR**

Ils avancent dans un champ de blé, ils sont aux aguets, le fusil sur leurs épaules.

Ils se frayent chacun un passage à travers les blés en épis qui se referment derrière eux. Prenant une piste différente qui mène vers la forêt.

Ils s'effacent dans la végétation.

Laissant dans le blé la trace de leur passage.

### **SEQ15. - CHAMP DE BLÉ – EXT/JOUR**

Le champ de blé domine le paysage.

Plusieurs merles chantent au loin : une atmosphère de campagne.

Un vent calme traverse d'un mouvement de main la récolte, faisant frémir le blé tandis que l'ombre des nuages se déporte lentement sur le sol.

## **SEQ16. - FORÊT – EXT/JOUR**

Ferdinand est seul dans la forêt. Entouré d'arbres qui le domine.

Ses yeux noirs semblent perdus dans le vide.

Il mord ses joues et inspire profondément.

Son souffle devient de plus en plus fort comme celui d'une bête.

Subitement il monte le fusil en dessous de sa mâchoire puis le redescend aussitôt.

Son souffle est profond. Il se prépare, essaye de se détendre.

Ferdinand relance d'un mouvement de bras son fusil vers sa mâchoire.

Il maintient le fusil. Le remonte avec plus de force.

L'embout du fusil plie sa peau.

Son doigt oscille, tremble, hésite avant de se poser sur la gâchette.

Il finit par se poser avec sûreté.

Une fois le doigt maintenu, le temps semble s'arrêter.

Son souffle est fort.

Son doigt reste posé sur la gâchette.

Il finit par lâcher son fusil et tombe à quatre pâtes sur le sol.

Le fusil est par terre, aplati par sa main.

Ferdinand respire profondément, son souffle est fébrile.

Il renifle du nez et s'essuie avec son bras comme un enfant.

Puis, se met à pleurer au milieu des arbres.

## **SEQ17. - CHAMP SAUVAGE – EXT/JOUR**

Le champ est paisible, une masse ombrageuse survole le ciel et cache le soleil.

Petit à petit, il se découvre, laissant la lumière réapparaître sur le champ.

On entend le cri des oiseaux qui migrent au loin.

## **SEQ18. - COFFRE VOITURE – EXT/FIN D'APRÈS-MIDI**

Ferdinand est dans le coffre de la voiture, il regarde le paysage défiler, l'air pensif et ailleurs.

Le grand frère observe lui aussi le paysage avec impassibilité.

Puis se tourne vers Ferdinand et l'observe avec insistance, son regard est interrogatif comme s'il soupçonnait quelque chose.

Son petit frère semble apaisé. Imperturbable, Il continue de regarder le paysage défiler, l'air pensif et ailleurs.

Le vent fait trembler son tee-shirt.

La voiture passe sous l'ombre des arbres, assombrissant leurs visages.

Fabien se tourne et revient dans sa position initiale.

## **SEQ19. - SALLE À MANGER – EXT/CREPUSCULE**

Sur la table de la salle à manger il reste encore de la nourriture dans les assiettes. La lumière est plus douce.

Quelques chaises éparses sont placées devant la table comme si des gens venaient de partir.

On entend au loin des enfants rires et s'amuser.

Dans le couloir la lumière se reflète contre le vieux parquet.

Les fenêtres sont ouvertes,  
entre un peu de vent qui effleure les rideaux blanc,  
qu'on entend presque.

CUT/NOIR  
FIN.

## NOTE D'INTENTION

Printemps 1999, ma mère venait de mourir. Je me rappelle des étés qui suivirent comme autant de canicules. Je vivais avec mon père et mon frère. On se parlait peu. Je jouais dans le jardin pendant que mon frère restait devant l'ordinateur. Parfois, on regardait la télévision ensemble tandis que dehors le soleil frappait la terre sèche. Notre maison, perdue dans un village de campagne, était sombre et gardait un peu de fraîcheur. Mon père revenait du boulot tard le soir, des fois nous mangions ensemble, des fois non. Les objets de ma mère étaient restés sur les meubles un peu partout, rien n'avait vraiment bougé. Son absence planait dans la maison. Parfois quelques oiseaux se faufilaient dans le salon par la fenêtre laissée entr'ouverte.

Lorsque, bien plus tard, vers mes vingt ans, je vins vivre à Paris, les grands espaces, le silence me manquait. Je pensais à mon père. Il n'avait jamais vraiment coupé le lien avec nous, mon grand frère était loin, et mon père tomba en dépression. J'ai tenté de le soutenir mais je devais prendre mes distances avec lui.

L'histoire de ce scénario a commencé à germer à cette période. En me rappelant de mon enfance passée dans ma maison de campagne, j'ai eu le désir de raconter l'ambiance de ces étés de deuil et l'histoire de cet adolescent qui ne sait pas comment habiter le monde.

## L'UNIVERS DU TRAVAIL

Le personnage de Ferdinand vit dans un monde dans lequel les hommes sont omniprésents ; ceux qui martèlent sans cesse le sol et son père. On lui demande de fournir le même effort que la génération précédente et on lui offre le même avenir ; travailler et suer. Ferdinand applique et ne pense pas, il effectue ce qu'on lui demande comme un automate. Toutefois, sa secrète sensibilité le pousse à se questionner sur ce qu'il voit. Des raccords regards nous permettent d'observer ce qu'il questionne comme cet homme de cinquante ans qui frappe sans cesse la terre comme s'il creusait sa tombe.

J'imagine, un casting exclusivement masculin. J'aimerais des acteurs aux visages marqués, dont on puisse entendre le passé à travers leur corps. Les ouvriers auront un visage presque assommé comme ces visages que j'ai pu observer en Estonie où les vieux, venant d'une époque qui n'existe plus – l'URSS – semblent perdus dans ce nouveau monde, loin de leurs idéaux.

Je vois les adolescents comme des personnages sauvages, qui avancent côte à côte. Comme des chiens, leur visage est presque impassible, leur regard triste, dominé par leur maître, le dos voûté constamment comme si un poids invisible les écrasait. Ferdinand avance tête baissée, il subit le rôle qu'on lui impose : incarner tout à coup un jeune homme fort et viril, devant masquer ses émotions et souffrir physiquement.

## UN MONDE SANS EXPRESSION PERSONNELLE

Ce monde masculin est caractérisé par une absence de communication entre les personnages, et une apparente sécheresse d'émotion. Dans l'ensemble, le film a très peu de dialogues, la seule voix qu'on entend est celle du père. Il n'y a pas de possibilité laissée aux adolescents pour s'exprimer. Dans leur quotidien, les mots sont dénués d'émotion : "Demain, vous allez utiliser une cartouche de calibre 12", dit le père d'une voix détachée, neutre.

L'ambiance sonore est oppressive: les cigales omniprésentes, la stridulation incessante des insectes, le son de la télévision qui ne laisse aucune place à la discussion comme si les personnages assistaient à une conversation à laquelle ils ne peuvent prendre part. C'est un univers oppressant, écrasant, qui ne laisse aucune place à la parole, et où tout fait obstruction à l'expression.

Je tire mon inspiration du monde dans lequel j'ai baigné, et du poids psychologique que j'ai subi dans le monde du travail : ne pas parler et appliquer ce qu'on vous demande ou du moins, éviter de

parler pour ne pas perdre le rythme. Je travaillais à la caisse d'un magasin et mon directeur m'avait un jour laissé un mot ; « vous parlez trop ». Je sentais qu'un processus de déshumanisation s'opérait en moi. On me demandait d'effacer ma personnalité, et ce faisant j'avais l'impression qu'on me rasait les cheveux. Je devais me ranger et éteindre mes sentiments.

Malgré cela, une partie de moi résistait, comme c'est le cas pour Ferdinand : quelque chose en lui cherche à s'exprimer, sans y parvenir. En témoigne cette scène où son doigt reste en suspens au-dessus de la note de piano sans la toucher, de peur de briser le silence qui sommeille dans la pièce.

## LE DEUIL ET LE SENTIMENT DE VIDE

La mère des enfants est décédée et le film est ainsi marqué par une absence féminine dans le film. La maison est décorée d'objets laissés par la mère tels que le piano dont les touches sont couvertes de poussière, et les meubles jonchés de photos éparées et de bijoux. D'une manière générale le placement des objets au sein de la décoration évoque une histoire disparue. Ainsi l'image finale du film est celle d'une salle à manger dont la disposition des meubles, des chaises, suggère que des personnages sont passés par là, sans qu'on les voie à l'image. Je me suis longtemps demandé quelle était la signification de cette dernière séquence qui m'apparaissait pourtant comme une évidence jusqu'à comprendre, comme dans un rêve où certaines images font écho à un sentiment inconscient, qu'elle représentait une histoire de famille qui n'existait plus. Une maison abandonnée où règne le sentiment d'une vie disparue. C'est aussi celle de ma famille où les repas de Noël étaient animés autour de la table, et où les lendemains, après quelques au revoir, nous revoyions la maison inhabitée, quelques chaises restées là, éparées et marquées par la trace d'un passage. La mise en scène sera donc inspirée d'un état de deuil, imprégnée de cette lenteur, cette contemplation des choses et ce sentiment de vide qui le caractérisent. Le rythme global du film sera lent et dominé par sensation de pesanteur. Chaque coupe conduira le spectateur d'un plan à l'autre comme on déplace son corps épuisé de pièce en pièce sous l'effet de la chaleur. Cela me permettra de retranscrire une ambiance, celle de mes souvenirs d'enfances. De faire réapparaître cette lassitude du temps qui stagne en plein été quand nos amis sont partis en vacances. De ces étés infinis où la rentrée nous paraissait si lointaine. Je voudrais laisser un temps de vide avant l'entrée de champ des personnages ou bien après leur sortie afin de créer une attente, et donner l'impression que leurs déplacements se diluent dans le temps.

Enfin, ce vide est aussi signifié par la présence de la télévision, les émissions que les adolescents regardent véhiculent une absence de réflexion, un monde creux au sein duquel les discussions sont dénuées de sens. Une sidération, un trou sans fin qui hypnotise les adolescents, aspirant leurs regards vers un vide.

## ET C'ÉTAIT L'ÉTÉ. OUI, C'ÉTAIT L'ÉTÉ

Le travail est aliénant, le père autoritaire et la mère absente. Les deux adolescents, dénués de tout moyen d'expression, écrasés par la canicule qui paraît sans fin et sans issue possible, cherchent un ailleurs qu'ils pensent trouver à travers leur télévision. Mais celle-ci n'est qu'une fenêtre vers un monde absent et triste, et ne leur ouvre en fait aucune échappatoire. Pour accentuer cet enfermement, j'imagine une mise en scène basée sur des plans fixes afin de faire ressentir la lourdeur qui accable les personnages. Ceux-ci seront la plupart du temps filmés dans des encadrements de portes ou de fenêtres. Je veux que, visuellement, leurs visages se heurtent aux murs. Un ratio de 1:66 achèvera de les isoler, comme au sein d'une série de portraits, fixes et immuables.

Ferdinand est enfermé dans cette boîte, dans ce cadre qui l'empêche d'être libre, et c'est cela qui le pousse à se suicider. Cette tentative est le moyen pour lui d'exprimer son mal-être aux yeux du monde, à l'instar de nombreux adolescents qui, comme une alerte, essayent d'éveiller le monde qui les entoure. Ici, il n'y a que la nature - dans sa paisible indifférence - qui en est témoin. Par

ce geste Ferdinand cherche à échapper à ce monde qu'on lui impose. Mais il finit par renoncer et lâche enfin le poids qu'il a en lui. Il pleure et renifle comme un enfant : un geste simple qui lui rend son humanité à travers sa faiblesse enfantine. Cette scène est une sorte de climax dans le sens où pour la première fois dans le film un personnage exprime une émotion forte. Elle devient ainsi un moment de soulagement, à la fois pour Ferdinand et pour le spectateur. Pour mettre en valeur la solitude du garçon à ce moment j'imagine un plan large, qui centre Ferdinand au milieu de la nature. Il sera filmé de dos, comme s'il n'osait pas montrer sa faiblesse à la caméra, par pudeur. À travers ce plan je veux faire ressentir sa petitesse et sa faiblesse d'enfant qui souffre.

Sur le chemin du retour, dans le coffre du camion, Fabien regarde Ferdinand pour la première fois dans le film, comme s'il venait d'entendre quelque chose en lui. Le regard de l'acteur qui jouera Fabien doit à ce moment être fort, son expression du visage pensive, interrogative, comme s'il se posait pour la première fois une question sur son propre frère. Ce regard doit être assez impactant pour faire ressentir que quelque chose a changé, chez Ferdinand bien sûr, mais aussi dans la vision que Fabien a de son frère.

Enfin, la mise en scène des dernières séquences du film change elle aussi, faisant de cette fin une ouverture, et un premier mouvement dans le film, en rupture par rapport à la fixité qui le caractérisait jusqu'ici. Les éléments sonores s'adoucissent à l'arrivée du crépuscule et par extension, à la fin de la canicule et du film. J'imagine à ce moment que l'ambiance sonore soit habitée par le frémissement des feuilles de peupliers : ce son, proche d'un son de vague, m'avait toujours paru étant enfant comme un sentiment de vastitude et d'éternité.

## FILMER UN SOUVENIR

Le court-métrage La canicule est pour moi le moyen d'explorer un souvenir que j'ai longtemps détesté. Que j'ai haï et dans lequel restent certains fantômes de mon passé. Mais c'est aussi le moyen de filmer ce souvenir de mon enfance. C'est cette dualité que je souhaite raconter – violente et paisible - qui me traverse encore. De la noirceur et de la couleur. La canicule est un projet que je souhaite aujourd'hui réaliser. Raconter simplement, par l'image et le son, la violence que subit un jeune adolescent qui essaye de vivre sa sensibilité, ce qui lui reste d'enfance, dans un monde où celle-ci ne semble plus avoir de place.



# ICONOGRAPHIE

## LES PERSONNAGES

le frère



*90's de Jonah Hill*  
2019

le père



*Gauge d'Allistair Banks Griffin*

C'est ce genre de regard qui m'intéresse. Le père a une allure déterminée, le regard qui se projette vers l'avant comme s'il était obnubilé par sa recherche tandis que le grand frère est lobotomisé devant la télévision.



*Two Gates of sleep d'Allistair Banks Griffin*  
2010

Les deux frères du film de Griffin sont des personnages muets. J'imagine cette même posture statufiée et cette distance qui les séparent. Un plan qui rassemble à la fois les deux frères mais les oppose par leurs regards et leurs positions de corps. L'un semble violent (celui de droite) l'autre, plus pacifique. J'imagine les mêmes vêtements; salis par leur sueur et l'effort du travail.

## COULEURS



*Uncle Boonmee de A. Weerasethakul*  
2010

J'imagine un plafonnier qui éclaire les trois personnages quand ils lavent leurs fusils. Une lumière douce qui s'oppose au langage violent du père.



*Il Pianeta azzurro de Franco Piavoli*  
1982

Pour la séquence du début, les deux adolescent dorment tranquillement. Le film commence par une ambiance bleutée et reposante a contrario de la lumière crue de l'été qui va précéder.



*Ce vieux rêve qui bouge de Alain Guiraudie*  
2001

## L'INTERIEUR DE LA MAISON



*La Lyre de Pascal Vinardel*  
2017

À l'intérieur de l'appartement, il n'y a plus personnes, le crépuscule amène un début de fraîcheur dans l'image.



*The Home de Sharunas Barthas*  
1997

Pour la scène de fin, trois chaises sont décalées dont une légèrement en retrait comme si quelqu'un venait de partir. On y ressent l'histoire et la vie qu'a eu cette pièce. Cette vie de famille qui n'existe plus.

## LE CENTRE ET LE DUO



*Winter Brothers* de Hlynur Palmason  
2017

Les deux frères seront toujours filmés dans le même plan. Ensemble, ils vivent le même étouffement.



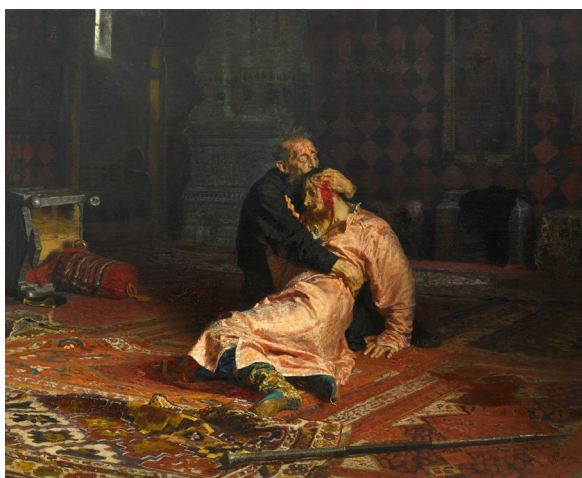
Un film de Robert Bresson

Quand nous suivons intimement Ferdinand, la composition du plan change, elle le centrera comme sur sa main dans la séquence piano. C'est de pouvoir contraster dans la mise en scène entre l'intimité et le familial.



*A Brighter Summer Day* de Edward Yang  
1992

Quand Ferdinand pleure au milieu des arbres, j'imagine un plan qui le centre au milieu d'un espace pour accentuer la dimension tragique. Qu'il soit de dos pour sentir sa solitude.



*Ivan le Terrible tue son fils* d'Ilia Répine  
1885